

Sylvain Lambert

# La Troisième Voie





*La troisième voie*





Sylvain Lambert

# La troisième voie

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2487-7

Dépôt légal : Février 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010





## Sommaire

Prélude.....	11
I – Le Premier Chemin .....	15
II – L’Itinéraire Bis .....	139
III – La Troisième Voie.....	249



## Prélude

*« Il vaut mieux rêver sa vie que la vivre, encore que la vivre, ce soit encore la rêver ».*

Marcel Proust

***Samedi 31 Mars 2008 – 23h30***

Il est 23h30 au Café des artistes, avenue St-Germain, dans ce Paris que le monde entier s'arrache. Les voitures s'agglutinent au feu tricolore devant la vitrine. Les noctambules s'emparent des trottoirs ainsi que de la fraîcheur printanière. Le ballet des phares et des pas illuminent la dernière de mes tâches quotidiennes. Celles qui sont devenues miennes depuis trois longues années au cours desquelles ma vie s'est effilochée, passant du rêve aux illusions perdues.

Le geste lent et appliqué, je m'efforce de redonner un lustre à l'enceinte, afin que tout soit fin prêt pour le « bal » du lendemain.

Passage de balai obligatoire et minutieux, lavage des sols, dressage des tables, un dernier coup d'œil et direction le vestiaire dans l'indifférence générale.

À cette heure précise, il n'y a que les murs pour me tenir compagnie. Ah si, j'allais oublier, il y a également le cliquetis de la machine à calculer du patron qui fait l'inventaire scrupuleux de la recette de la journée.

Passage jusqu'à mon casier en fer gris souris, j'enlève mon uniforme, une chemise noire où est inscrit le nom de l'établissement. J'enfile un sweat en lainage et un blouson léger, avant de me diriger vers la sortie.

En passant devant le bureau du gérant je lance un rapide : « *Bonsoir, à demain* ».

Seuls les bruits du clavier, une nouvelle fois, sont l'écho que je reçois. Certainement, les gains journaliers ne furent pas ceux escomptés et il s'agit du seul baromètre qui importe à celui qui m'emploie.

Mon sac à dos sur l'épaule, je sors et hume sur le pavé cette odeur de la nuit parisienne où se mêlent celles animales, celles des vapeurs d'échappement et celles de la renaissance de la nature après les frimas de l'hiver. J'avance dans la nuit, dans ces rues désertes, sans entrain à l'idée de rentrer chez moi.

Une ligne droite, quelques centaines de mètres...

« *Bon Dieu qu'elles sont longues ces rues* », me dis-je en moi-même. J'allume une cigarette, un coup de vent, je relève mon col.

« *J'aurai mieux fait de prendre le métro* », me passe en tête.

Je marche, une rue à droite, une ruelle et je débarquerai sur les quais m'asseoir un instant, seul au monde, pour faire le point sur le quotidien de ma vie. Je descends les marches de pierres taillées et me pose près d'un pont en tirant sur ma cibiche.

La fraîcheur est perceptible, pénétrante. Plus que jamais je doute de mon avenir et des raisons qui m'ont poussées à opérer ce virage brutal dans ma vie, il y a déjà trois ans.

Je m'appelle Emilien Bonheure. J'ai 28 ans, un boulot d'homme de salle sans avenir, à peine alimentaire, servant à payer des factures de plus en plus chères et je m'évertue à parcourir des chimères. Un anonyme parmi tant d'autres et une lettre d'expulsion qui me verra sans logement, dès lundi.

Il faut dire que l'espèce de studio que j'occupe dans une vieille bâtisse parisienne n'avait rien d'un palace. Electricité « hors » normes, chauffage plus souvent en panne qu'en fonction, une douche qui ressemble plus à un ru en période de sécheresse qu'à une source rafraîchissante, un matelas à même le sol dans un logement que je partage avec des habitants rampants qui n'ont rien de bien sympathique...

Bien sûr, il est légitime de réhabiliter ces habitations insalubres mais que vais-je devenir ? Moi, qui n'ai aucun moyen pour faire face à des charges sans cesse plus élevées et pour qui, les listes d'attente des HLM s'apparentent à un parcours du combattant. Je n'ai droit au logement que dans les textes de loi. Je suis seul, sans famille à nourrir, je ne suis pas prioritaire. Qui s'occupe de mon cas ?

Les associations ? Certes, je peux me tourner vers elles, mais ce ne sera encore que de la précarité sans réellement un sésame au bout du combat. Le gouvernement ? Quel qu'il soit, les moyens dont il dispose sont si minces que la solution prendra plusieurs décennies avant de s'assainir. Non, en fait l'issue se trouve en moi, en ma propre force

intérieure, celle qui m'habitait hier et qui me fait défaut ce soir.

Ma seule amie, mon seul réconfort, celle vers qui je me tourne dans la nuit réside en une forme tubulaire longue de huit centimètres et demi et dont l'incandescence me donne l'illusion que l'étincelle fait toujours partie de ma vie.

Je fatigue, pas question de rentrer tout de suite. Il est minuit sur les quais, sous le pont Mirabeau coule la Seine et le sang en moi, glace mes veines.

Solitaire, l'agitation a déserté mes quartiers, je m'allonge et ferme lentement les yeux...

**I**  
**Le Premier Chemin**



# 1

*« Une vie est faite de détails, mais un détail peut changer une vie ».*

Goyer Remi

Paris, matinée ensoleillée, il est 10h et la vie peu à peu s'éveille. Les vélos ne sont pas encore noyés sous les fumées des voitures, les sourires pleuvent sur les visages car aujourd'hui le printemps est enfin arrivé. Les femmes sortent leurs chemisiers, leurs jupes, leurs tenues légères et se laissent admirer par des hommes ragaillardis d'une hibernation forcée. Une vision un peu machiste du monde, mais à la fois si vraie quand on s'installe à la table d'un café et que l'on observe ce ballet.

C'est l'endroit où je me trouve. Après un rapide voyage en avion dans la soirée d'hier, me voilà dans le fameux « *Café de Flore* », celui que l'intellect parisien prend pour lieu de rendez-vous. Si j'ai fait ce voyage depuis ma Catalogne adoptive, c'est pour répondre à l'invitation d'un éditeur à qui j'ai adressé mon premier manuscrit. J'étais si incrédule lorsque le téléphone sonna.

« *Bonjour Monsieur, Antoine Herbrecht à l'appareil* » s'annonça la voix. Un patronyme qui n'évoquait rien pour moi, avant qu'il n'ajoute qu'il était responsable des publications des premiers romans pour les éditions du même nom.

Je suis resté silencieux, debout, abasourdi par la rapidité et la soudaineté de l'appel. Que l'histoire que j'avais écrite, ait pu ainsi susciter l'engouement de cette enseigne prestigieuse, me paraissait si irréel. Je m'attendais tant à être refusé par de nombreux courriers impersonnels, me remerciant de leur avoir confié mon œuvre et qui malgré tout l'intérêt qu'elle revêtait n'avait pu être retenue par le comité de lecture...

Non, rien de tout cela, pas de lettre de refus, le premier de mes envois se transforme en promesse de contrat et conforte mon rêve d'embrasser une carrière littéraire.

Empressé, j'ai largué les amarres et me suis précipité à la Llabanère, aéroport de Perpignan, pour sauter dans le premier avion à destination de Paris Orly. J'avais si peur que ce coup de fil ne soit qu'une illusion, qu'il fallait que je constate que tout cela n'était pas le fruit de mon imagination. Une nuit sans sommeil dans une des chaînes hôtelières proche de l'aérogare, un taxi et me voilà attablé pour un petit déjeuner copieux, dans ce cadre somptueux.

Au téléphone, Mr Herbrecht m'avait donné rendez-vous entre 10h30 et 11h. Il est 10h, et je suis tout à loisir de m'enivrer de l'histoire de l'endroit.

Le café fume dans ma tasse, le croissant est doré et chaud, la valse des piétons et des voitures commence, je me sens le plus heureux des hommes. Les minutes

semblent longues d'ordinaire lorsque l'on patiente mais curieusement, malgré mon empressement, je les goûte avec plaisir. Tout au plus, je m'interroge sur les raisons qui ont suscité l'intérêt de l'éditeur. Après tout, ce n'est qu'un petit roman sans prétention, une histoire simple, mais quelle histoire : celle de mon grand-père.

Ce grand-père, ce héros, ce père adoptif, qui me recueillit près de lui à l'adolescence, après la disparition brutale et accidentelle de mes parents. Celui qui fut un guide et dont mes pas se rapprochent, chaque jour un peu plus, des siens au même âge.

Comment ne pas penser à lui ? Comment ne pas imaginer les moments qu'il vécut dans ce St-Germain des Près, dont il me conta l'histoire en même temps que la sienne ? Comment ne pas penser qu'il débarqua lui aussi de sa province, afin de croquer la vie dans un Paris d'après-guerre qui se réanimait timidement après de bien sombres heures.

Alors que ma propre existence battait de l'aile, au moment même où je devais faire ma propre révolution intérieure, que mes racines se transformaient en champs de ruines, il me réapprit à rêver.

C'est son histoire que je raconte. Peut-être est-ce, ce qui a recueilli l'adhésion des censeurs littéraires : une histoire simple, une aventure ordinaire, mais emplie d'empathie et d'espoir.

En fermant les yeux, je repense à ces heures passées où il narrait son histoire et où j'en redemandais encore. Alors, inlassablement, anecdotes par anecdotes, il continuait et enjolivait son propos encore et encore.

Ce « *Café de Flore* », je l'ai connu bien avant d'y pénétrer. Je l'ai imaginé avant de m'y retrouver et j'ai

l'impression, que chaque détail de ma pensée est bien présent dans ce lieu chargé d'histoire.

Ainsi va la vie, il a disparu quelques mois en arrière et j'ai rassemblé ses souvenirs pour honorer, avec mes mots, sa mémoire.

C'est ainsi que je raconte ses souvenirs douloureux de la guerre, mais aussi les rencontres qui furent les siennes et qui changèrent le cours de sa vie. Une trajectoire étonnante, en forme de « *Forrest Gump* », où chaque personne lui donna l'occasion d'en rencontrer une autre et ainsi de suite.

Alors qu'il n'était qu'un pêcheur catalan, un peu à l'étroit dans son costume, il monta « *à la capitale* » pour découvrir le monde.

Sans un sou, à peine majeur, il partit à l'aventure et utilisa la seule adresse qu'il possédait, celle d'un ami de son père qui lui servirait de point de chute.

Là, il rencontra la famille Lefebvre qui fera sa renommée dans le cinéma. De fil en aiguille, il fut invité dans des vernissages où il côtoya des artistes en vogue. Dans l'une de ses expositions, il partagea des moments privilégiés avec celui qu'il appelait Jean. Lorsqu'il en parlait, sa voix était pleine d'emphase et d'admiration : il s'agissait de Jean Cocteau. Il va de soit par son intermédiaire, il découvrit d'autres artistes et bien évidemment Jean Marais.

La fréquentation des scènes de spectacles parisiennes, avec les VIP de l'époque, lui vaudra l'occasion de se mettre en scène avec Mistinguett' et de descendre à ses côtés, dans ses pas, le grand escalier, où le cavalier émérite qu'il était laissa son charme opérer.

Le « *Café de Flore* » devint vite pour lui un lieu habituel et il fréquenta des gens qui feront leur trou dans la haute couture comme son ami Hubert, qu'il connut bien avant qu'il ne connaisse la gloire, mais dont il me disait : « *Lui, j'ai tout de suite su, rien qu'en pénétrant chez lui qu'il deviendrait quelqu'un* ». C'était : Hubert de Givenchy.

L'agitation littéraire était telle que les rencontres étaient faciles et exaltées. Un thé chez Colette, un partage d'opinions avec Simone de Beauvoir et quelques personnalités politiques ou qui le deviendront, comme Michel Droit.

Voilà, telle que se présentait la vie de ce héros vivant, pour moi : « *Le dernier des géants* ».

De quoi vivait-il ? De petits boulots pour les uns ou les autres, de représentations publiques pour des festivités, une vie de paria, de gigolo en quelque sorte. Certes, cela paraîtrait bien futile aujourd'hui, mais à cette époque révolue, dépasser sa classe sociale apparaissait comme un symbole de la réussite. Il avait repeint la toile de son destin.

Ce n'est que quelques années plus tard, après avoir bien profité de la vie des paillettes, qu'il se laissa séduire, à son tour, par une riche propriétaire de galerie d'art. Un vernissage, encore un, quelques verres, deux pas de danse sur un balcon et quelques mois plus tard, ma mère arrivait. Il ne retourna plus caler ses filets. Sa vie fut celle d'un rat de galeries et de ventes aux enchères au bras d'une femme d'affaires belge.

La maternité n'était pas le fort de ma grand-mère. Elle parcourait le monde, pendant que mon grand-père agrémentait la sienne des changements de langes

et de couches. Même si le manque de l'odeur des soirées festives se faisait parfois sentir, il n'en demeurait pas moins heureux d'accomplir son rêve, celui de pouvoir profiter de la vie sans en ressentir les nécessités. Homme au foyer, pour l'époque, quelle gageure, il était une nouvelle fois en avance sur son temps.

Cette douceur de vivre ne dura pas. En 1961, alors qu'elle se rendait au Maroc pour une énième acquisition d'œuvre d'art, le vol 2005 n'arriva jamais à bon port.

2005, tient comme c'est étrange, la même année que le décès de mon grand-père, comme s'il avait attendu jusque là pour aller la retrouver.

Il s'installa ensuite dans les alentours de Perpignan, fit construire une villa immense avec piscine et s'occupa de sa fille.

## 2

*« Une vraie rencontre, une rencontre décisive, c'est quelque chose qui ressemble au destin ».*

Tahar Ben Jelloun

La réalité me rappelle à l'ordre, sous les traits d'un inconnu qui s'adresse à moi. L'homme est vêtu de façon stricte et sobre, le regard chaleureux.

– Vous devez être Emilien Bonhoure, m'interroge-t-il avec amabilité.

– Tout à fait...

– Je suis Antoine Herbrecht, navré pour ce léger retard... Vous attendez depuis longtemps ?

Il s'assoit en face de moi.

– Non, à peine quelques minutes.

Certes, c'est un pieux mensonge, mais je ne veux pas lui démontrer mon impatience à l'idée de ce rendez-vous.

Il se tourne vers un garçon et l'interpelle pour lui commander un double café. Il se repositionne ensuite

face à moi et me détaille, comme si j'étais pour lui quelqu'un de familier.

Il s'agit d'un homme d'une cinquantaine d'années, comme les aurait mon père si seulement... Enfin ça c'est de l'histoire ancienne...

Je ne dis rien, l'observe et m'interroge sur la façon dont l'entretien va se dérouler ? Je préfère lui laisser prendre les devants afin de ne commettre aucun impair, n'étant pas rompu à ce genre d'exercice.

Nous restons immobiles sans que les mots nous parviennent. Le serveur apporte la commande et Mr Herbrecht commence l'échange :

– Vous vous demandez certainement pourquoi je vous ai donné rendez-vous dans cet endroit ?

– Euh... Oui, effectivement... Je m'attendais, à dire vrai, à un entretien plus formel, plus conventionnel, dans un bureau... Il sourit.

– Je comprends...

Il boit un peu de son « *grand noir* », repose la tasse avant de poursuivre.

– Mon père a bien connu votre grand-père, lâche-t-il tout à coup.

– Ah... Je l'ignorais... fais-je, en marquant ma surprise.

– Alors, quand j'ai eu en main votre manuscrit, cela m'a remémoré tant de souvenirs... Toutes ces anecdotes que vous racontez me paraissent si proches de ma propre existence... C'est pour cela que j'ai apprécié vos écrits. Quel autre cadre, autre que celui-ci, aurait pu s'imposer à notre première rencontre ?

– Effectivement...

L'introduction faite, il termine son café et c'est maintenant moi qui l'observe et me demande si par hasard mon grand-père n'aurait pas omis cette histoire. Il continue :

– Ils ont fréquenté les mêmes lieux, les mêmes gens, dans une époque où tout était à reconstruire. Vu ce que j'ai lu de votre aïeul et de ce que je connais du mien, ils ont participé, à leur manière, à la renaissance de la vie parisienne.

Il marque un temps d'arrêt et j'attends qu'il poursuive. Ce qu'il fait sans tarder :

– Il ne vous à jamais parlé de mon père, Maxime ?

– Euh... Je suis désolé. Je ne crois pas...

– En fait cela ne m'étonne qu'à moitié.

– Ah bon, pourquoi ça ?

– Parce qu'ils sont tombés amoureux de la même femme...

– Ma grand-mère ?

– Oui.

Un instant de silence se fait, pendant que le brouhaha monte en même temps que ce remplit le « *Café* ».

– Pour ma part, je n'ai vu qu'une seule fois votre grand-père. C'était à l'enterrement de votre grand-mère. C'est fou ce que vous lui ressemblez.

– Vous trouvez ?

– Oui, comme deux gouttes d'eau.

Il laisse encore un blanc s'instaurer, avant de terminer son histoire :

– C'est la dernière fois qu'ils se sont vus. Je n'étais encore qu'un enfant, mais je me rappelle parfaitement des dernières paroles qu'ils ont échangées :

« Charles, sache que je serai toujours là pour toi, si tu en as besoin » lui a dit mon père. Votre grand-père l'a remercié et ils ont partagé une chaleureuse accolade. Je crois qu'il ne l'a jamais appelé...

– Je trouve étrange qu'il ne m'en ait jamais parlé.

– Peut-être a-t-il voulu vous transmettre, essentiellement, les facettes les plus magiques dans sa vie.

Je réfléchis en l'écoutant finir sa phrase et rebondit :

– Cela vous gênerait si j'ajoutais cette rencontre dans le manuscrit ?

– Au contraire, rien ne me ferait plus plaisir. Vous devez aussi savoir que si mon père a pu être l'un des fondateurs de la maison d'édition que je représente, c'est grâce aux relations que votre grand-père a su lui présenter.

Mon grand-père, ce héros, possédait-il encore des secrets ? Pourtant il m'en avait dit, tant et tant d'autres. Pourquoi avait-il passé cela sous silence ? Il devait bien avoir une raison mais laquelle ?

Mr Herbrecht rentre alors dans un long monologue, m'expliquant la longue route qui reste à accomplir jusqu'à la publication du bouquin. Les ajustements, les reprises de chapitres, les corrections, les premières épreuves, etc.

C'est ensuite, qu'il en vient à me donner les raisons pour lesquelles la maison d'édition mise sur un inconnu. Si mon manuscrit a été plébiscité, il le doit certainement moins à son contenu qu'à la promesse faite à la sortie d'un cimetière, il y a près d'un demi-siècle. Ce n'est pas réellement la meilleure des reconnaissances, mais je dois cette renaissance,

encore une fois, à celui qui est au centre de mon histoire.

Le nombre de place étant si restreint d'années en années pour les nouveaux auteurs, que lorsqu'ils misent sur un nouveau venu, ils mettent tout en œuvre pour faciliter sa réussite. Un plan média, des campagnes de dédicaces, des soirées promotionnelles et l'activation des réseaux littéraires pour la sélection de l'œuvre dans des prix et concours plus ou moins renommés, sont programmés. La vie dans laquelle je m'apprête à m'engager sera chargée d'obligations, de contraintes qui n'ont qu'un but : favoriser ma réussite et par voie de conséquence, leur profit.

L'entretien, débuté il y a une heure, prend fin et nous nous séparons par une amicale poignée de main et un nouveau rendez-vous, dès le lendemain, pour finaliser le contrat.



### 3

*« L'amitié est un contrat par lequel nous nous engageons à rendre de petits services à quelqu'un pour qu'il nous en rende de plus grands ».*

Montesquieu

#### ***Le lendemain.***

Je quitte l'hôtel où j'ai trouvé refuge et m'engouffre dans une bouche de métro. Je me suis fait expliquer le trajet par le réceptionniste, car en bon provincial qui se respecte, les méandres de l'obscur moyen de transport parisien me sont inconnus. Quelques stations, un changement « *aux halles* » dans la cohue, une autre ligne et enfin l'arrivée.

En montant l'escalier, je respire à pleins poumons tant l'odeur est irrespirable dans le boyau électrifié. La promiscuité, les relents qui se mélangent, autant d'éléments qui font de ce moyen de transport, pourtant pratique, un moment pénible obligatoire. En fait, ce qui est stupéfiant, c'est le changement qui

s'opère entre l'ombre et la lumière. Comme si après un voyage sous terre, on renaissait à la vie.

Je sais, vous trouvez certainement le propos naïf car vous n'y prêtez plus guère attention, vous les parisiens. Mais moi, le catalan, avec mon accent bizarre et mes yeux tout neufs, cela m'émeut encore, parce que j'en suis encore au stade de la découverte.

En haut des marches, je me fais la réflexion suivante : « *Comment autant de personnes peuvent s'amasser en un même lieu, en même temps ?* »

Pour nous, à Perpignan, les transports en commun ce n'est déjà pas le pied, mais là c'est le summum. Quand on voyage debout, on râle mais être compressé de la sorte, ce serait irréel...

Enfin, cette aventure urbaine passée, je m'avance vers un immeuble en pierre de taille qui me fait front. Je regarde la bâtisse en levant les yeux vers le ciel, bon Dieu que c'est impressionnant. « *Et dire que je vais faire partie de cette maison* » me passe en tête.

Sans attendre, je me lance dans la traversée de la chaussée. Un violent coup de klaxon me rappelle à l'ordre et un automobiliste des plus « *parigots* » m'invective : « *Tu ne peux pas regarder devant toi, espèce d'abruti* ».

Un poing levé bien haut pour ne pas dire plus et il s'éloigne.

Moi, je me suis replié sur le trottoir, les jambes encore tremblantes. Une seule idée hante mon esprit : « *J'ai bien failli ne jamais pouvoir le signer ce contrat* ». Comme si cet accord revêtait plus de valeur que ma propre vie. Au fond peut-être est-ce le cas ?

Une fois remis de mes émotions, après avoir longuement regardé de chaque côté, j'entame ma

marche vers la bâtisse. Je pousse les doubles portes de verre et m'adresse à la réception :

– Bonjour, J'ai rendez-vous avec Mr Herbrecht...

– Oui, vous êtes ? me demande l'hôtesse d'accueil en empoignant son téléphone.

– Emilien Bonhoure.

Quelques sonneries plus tard, une voix à l'autre bout de la ligne demande à mon interlocutrice de m'accompagner en salle de réunion. Sans attendre, me voilà conduit dans un labyrinthe de couloirs. Les affiches des plus grands succès littéraires de la maison d'édition jonchent les murs. Mon regard se perd sur les titres et les noms des auteurs. Un jour peut-être aurais-je, moi aussi, ma place ici, dans ce panthéon des livres.

Une fois à droite, puis à gauche et au bout, une personne devenue familière, nous attend. Antoine Herbrecht est bien là et sur la table les documents préparés pour la signature nous attendent. Mes yeux, du reste, se posent dessus et ne les quittent pas.

Il m'accueille d'un grand sourire, passe sa main dans mon dos pour me mettre à l'aise et nous pénétrons ensemble dans la grande salle. Je découvre avec une pointe d'inquiétude que nous ne sommes pas seuls. En face de nous, au bout de cette table qui ne semble pas en finir, un homme au regard fixe et impénétrable me dévisage.

Je suis un peu tendu et Antoine le sent. Pour me tranquilliser, il me présente l'inconnu, qui n'est autre que le chargé de communication de l'entreprise. Je lui demande discrètement les raisons de sa présence et Antoine n'a pas le temps de me répondre que l'invité mystère se lève et me dit :

– Je suis simplement ici pour me faire une première opinion sur vous. Sur quelle base nous allons construire votre image. Les premières impressions sont souvent fondamentales pour une bonne appréciation. Je m'appelle Ghislain de la Rochefoucauld.

Il me tend la main, je la lui serre sans un mot, en continuant de le fixer. Il m'impressionne car malgré une voix douce, il n'est pas du genre chaleureux.

– Je vous laisse à présent, nous nous reverrons plus tard, termine-t-il en sortant.

Antoine et moi restons dans une intimité intimidante, due à la solennité du moment, mais malgré tout, celle-ci retient ma préférence.

– Je m'excuse, j'aurais dû vous prévenir mais c'est sa méthode et je dois dire que c'est un expert en la matière, entame Antoine.

Nous nous asseyons et il commence à m'énumérer les nombreuses clauses du contrat, sur la propriété artistique, le mode de rémunération, l'exclusivité sur mes prochaines œuvres etc. N'étant pas rompu à ce type de discussion, je m'en remets complètement à Antoine et lui accorde ma confiance par quelques parafes et une signature apposée, fièrement, en bas de la dernière page.

Ça y est, à présent je rentre dans la guilde des écrivains, même si le plus dur reste à faire. Antoine m'accompagne ensuite dans un grand tour de propriétaire, m'introduit auprès des principales personnes avec qui je serai en contact, semaines après semaines. L'accueil est très cordial et je me sens déjà à mon aise, dans ce nouveau milieu.

En fait, depuis de nombreuses années, la maison d'édition vivait sur des acquis et ne comptait, dans ses

rangs, aucune nouvelle plume pour renouveler sa ligne éditorialiste. J'apparais donc dans leur stratégie comme un espoir, sur lequel ils comptent pour amorcer un retour au premier plan. Cela ne revêt qu'un seul inconvénient, la nécessité qui est la mienne d'être présent de façon quasi permanente sur la capitale. En effet, il me faudra faire preuve de disponibilité pour me faire un nom dans la vie trépidante des soirées parisiennes.

N'ayant que peu d'économies et pas d'avance sur recette, j'avoue mon embarras à Antoine. Si la maison du Sud de la France est payée, son entretien absorbe globalement la rente mensuelle issue des placements financiers dont j'ai hérité. Il me vient une nouvelle fois en aide. Il possède un studio inoccupé sur Paris et d'ici un mois, je pourrai m'y installer.

Nous nous séparons et convenons de nous retrouver d'ici quatre semaines pour lancer le processus. D'ici là, il m'appartient d'apporter les retouches que j'estime nécessaires au manuscrit et ensuite nous discuterons des ajustements, coupes éventuelles à apporter, afin qu'il trouve le meilleur accueil auprès du public. Antoine me raccompagne, il me rappellera lorsque tout sera prêt pour mon installation.

Au moment de partir, un grand vide s'empare de moi. J'ai été l'objet de tant d'attentions particulières, qu'à présent, se sentir à nouveau seul, me paraît difficile. La journée sera longue, avant de reprendre l'avion en direction de ma Catalogne adoptive.



## 4

*« Les habitudes de la jeunesse sont celles qu'on perd le plus difficilement ».*

Patrick Besson

De retour chez moi, dans la maison léguée par mon grand-père, si vide et pourtant si confortable, je m'affale dans le canapé et écoute de façon distraite les messages du répondeur.

Rien de très important, des amis qui prennent de mes nouvelles, je les rappellerai plus tard. Puis vient le tour du dernier, celui d'Isabelle. Celle avec qui les rendez-vous manqués ne se comptent plus et qui reste pourtant toujours présente.

Que faire de cette relation ?

Je sais qu'elle m'aime et qu'elle serait prête à me suivre, mais puis-je vraiment assumer cette liaison, au moment où je change de vie ? La nuit ne sera pas de trop avant de prendre une décision à ce sujet. Tellement de choses me restent à régler...

La soirée est des plus agréables et paisibles, simplement une douce mélodie chantée par la vie

nocturne de la campagne catalane. Dans le village en périphérie de Perpignan où je réside, il faut dire que l'agitation n'est pas de mise. Seules les vignes, qui résistent à l'invasion immobilière, et les Albères au loin, me renvoient leurs douceurs. Le soleil de la terre ressort pour donner à l'odeur de mon « *pays* », une fragrance que les plus grands parfumeurs n'atteindront jamais.

Comme tous les matins, je me lève vers 9h et le soleil envoie déjà ses premiers rayons. Afin de bien me réveiller et en attendant que le café finisse de passer, je profite d'un plongeon dans la piscine. Après quelques brasses et m'être ébroué dans le creux d'un peignoir à mes initiales, je m'installe sur la terrasse abritée par une puissante charpente et m'accorde le temps d'une tasse, un moment de bien-être personnel. Je sais que je vais devoir affronter mes responsabilités et ce moment de quiétude m'aide dans ma prise de décision.

La matinée est bien avancée, quand Isabelle choisit le moment pour me rendre visite. La sonnette retentit, je sais que c'est elle, mais je ne me presse pas pour aller ouvrir. Elle patiente, comme toujours elle le fait pour moi et je finis par la laisser pénétrer dans mon antre.

Un rapide bisou sur la bouche, une bise d'amis de longues dates plus que celle d'amoureux éperdus et elle entre, pose son sac, comme à l'accoutumé, dans l'entrée, puis s'assoit dans un fauteuil.

Elle est si jolie. Elle l'a toujours été du reste. Les cheveux châtain, mi-longs, finement bouclés, ses yeux bleus et un regard... Un regard qui brise mes défenses. Je devrais lui dire sur l'instant que ma vie ne s'inscrit pas à ses côtés. Est-ce par lâcheté, par

respect, par envie d'elle... Toujours est-il que je me laisse guider par ses paroles et surtout par sa légère provocation vestimentaire, qui met en valeur les atouts de ses charmes.

– Alors, raconte-moi comment ça s'est passé, mon bel écrivain... Débute-t-elle.

– Hum... Bien... Vraiment bien.

– Tu l'as signé ton contrat ?

– Oui.

– Tu n'es pas très bavard dis donc pour quelqu'un qui va bien. Y a quelque chose qui cloche ?

Je m'assoie auprès d'elle. Elle pose sa main dans la mienne.

– Non, je t'assure, tout a été conforme à ce que j'attendais.

– Alors pourquoi je te sens bizarre ?

– Je ne sais pas... Peut-être le contrecoup...

– Pff... Le contrecoup... C'est possible... Fait-elle sans trop me croire.

Je ne suis guère convaincant car je n'ai jamais vraiment su lui mentir. Cependant, elle accepte l'argument et se veut plus douce vis-à-vis de moi. Une attention, un regard, un geste, une caresse, elle m'électrise et je me sens emporté, loin de ce que je dois pourtant lui avouer.

Nous passons ainsi quelques minutes à nous bécoter dans le salon, repoussant encore et encore le moment où je devrai tout lui révéler. Elle se lève et commence un doux effeuillage. Je la contemple, elle est si belle, son 90b, ses mensurations presque parfaites, sa peau légèrement halée, son intimité dévoilée.

– Viens, on va se baigner, m'invite-t-elle.

Elle attrape ma main, nous courons et nous nous jetons à l'eau comme deux adolescents en gloussant notre plaisir, nus comme des vers. Après quelques jeux d'eaux, le rapprochement de nos corps se fait inévitable et dans la piscine comme en dehors, nous brûlons nos désirs réciproques dans une farandole câline, en dehors du temps.

Ce n'est que bien après, lorsqu'elle se trouve contre moi, dans mes bras que j'ose à peine lui susurrer à l'oreille :

– Tu sais, ma vie va énormément changer... Je ne serai plus souvent là... Je n'aurai que peu de temps à te consacrer...

Elle m'interrompt en posant son index sur ma bouche.

– Je l'ai toujours su, bêta... Laisse-moi juste profiter de derniers instants au creux de tes bras... S'il te plait.

Je m'attendais tellement à des scénarios bien moins romantiques, que le moins que je puisse faire est de lui témoigner de l'affection. Comme un adieu sur un quai de gare, le dernier baiser qui dure une éternité entre deux tourtereaux n'ayant aucune envie de se quitter, nous échangeons nos peaux et nos corps, l'un à l'autre.

Plus tard, nous grignotons quelques bricoles, des encas sur un plateau, un soda et poursuivons jusqu'au soir, nos élans impudiques.

La nuit est tombée sur le petit village catalan, lorsqu'elle se rhabille, sans hâte, sous mes yeux qui la fixent comme un sniper fige sa cible. J'aimerais lui dire : « *reste* », mais je sais que je ne le dois pas, car la souffrance n'en serait qu'accentuée ensuite. Sa vie

à elle est ici, la mienne s'inscrit à Paris. Les yeux forcément humides au moment de partir, un dernier baiser, celui mi-copain, mi-amant, et la voilà partie.

En refermant la porte, je regrette d'agir ainsi et me demande si ma nouvelle vie en vaut bien ce prix. À chaque étage de mon existence, elle a été près de moi et sans elle, aurais-je été celui que je suis ? Elle est revenue à moi à chaque fois que je l'ai rejetée, m'a accordé son pardon à chaque fois que je l'ai trahie, m'a consolé à chacune de mes désillusions. Tel un oiseau dont on ouvre la cage, je la laisse s'envoler vers sa propre destinée et pour une fois, je ne sais si un jour, je la retrouverais. Alors, après de longues minutes à m'interroger, à digérer cette séparation, j'allume une cigarette, tire une longue bouffée d'une blonde au goût inaltérable et m'en retourne dans le salon.

J'ouvre mon PC portable, vérifie ma messagerie, met à la corbeille la plupart des e-mails, les spams : quelle plaie ! Je me lance ensuite, dans quelques ajustements sur mon manuscrit. J'y consacre une partie de la nuit. Qu'importe, personne demain ne m'en fera reproche.

Les semaines passent bien vite. Les unes s'alignent aux autres. Une vie d'ermite en compagnie d'un portable, émaillée de quelques communications téléphoniques échangées avec Antoine, où je cherche à tout connaître sur les fameuses relations qu'avait omis de me parler mon grand-père. Dans l'intervalle, je mets en vente la maison, car désormais c'est sûr, une fois parti, je n'y reviendrai plus.



## 5

*« Nous croyons conduire le destin, mais c'est toujours lui qui nous mène ».*

Denis Diderot

Le moment est venu pour moi d'embrasser une nouvelle carrière. Dernier tour de clé dans la serrure et direction la Llabanère, un Airbus dernière génération d'Air France m'envole vers d'autres affaires.

A l'arrivée, Antoine est venu me chercher, toujours prévenant :

– Je suis heureux de vous revoir, Emilien.

– Moi aussi Antoine... Moi aussi.

Nous montons dans sa voiture, le plafond du ciel est bas et gris mais il faut que je m'y fasse, c'est habituel par ici. Je regarde les tours et barres d'immeubles en bordure de périphérique et entrevois, tout à coup, que le changement sera radical. Nous sommes étrangement silencieux pendant le trajet et la musique classique qui se diffuse sur les ondes, en fond sonore, habille nos silences.

La circulation est dense lorsque l'on pénètre dans les entrailles de la capitale, au bout d'une rue, Antoine tourne dans une ruelle sur la gauche et se gare. « *Nous sommes arrivés* » dit-il, guilleret d'en avoir terminé.

– Vous allez voir Emilien, vous serez bien ici.

– Je n'en doute pas Antoine, merci à vous.

Il m'entraîne dans l'immeuble ancien, mais dernièrement rénové et commençons l'ascension par l'escalier.

– C'est au dernier étage. Il n'y a pas d'ascenseur mais c'est un endroit calme.

Je souris. Cinq étages en soit ce n'est pas grand-chose, mais avec une valise lestée de toute ma garde robe, je vous l'avoue c'est épuisant. Sur le palier, je sens à mon souffle que les cigarettes ont un peu altéré mes facultés respiratoires. D'un côté cardiaque, en revanche, je passe le test d'effort sans encombre.

Antoine ouvre. Ce n'est pas très grand, une pièce principale, un coin cuisine, un cabinet de toilette avec douche et WC. La peinture blanche recouvre les murs et les plafonds sont lumineux, si seulement les rayons de soleil se propageaient par la fenêtre...

– Alors qu'en dites-vous Emilien ?

– C'est parfait, vraiment. Je ne sais comment vous remercier.

– Il n'y a pas de quoi. Vous le ferez bien assez tôt.

Un instant de silence s'établit et nous prenons congé l'un de l'autre, en nous donnant rendez-vous à l'issu du week-end pour une journée de travail chargée. En repartant, il me confie les clés de l'appartement et m'invite à bien me reposer.

La porte se referme doucement et je me retrouve seul, dans un lieu encore étranger. Je cherche la penderie. Elle se trouve encastrée dans un mur. Je pose ma valise sur le lit et débute mon installation, rangeant mes affaires avec minutie. Depuis le temps que je vis de façon solitaire, j'ai pris des habitudes de « *vieux garçon* »... Une fois l'opération terminée, je me dirige vers la fenêtre, l'ouvre, ferme les yeux et pense : « *Paris, Paris, me voilà* ».

Le week-end se déroule ainsi paisiblement. Le réfrigérateur crie famine, alors je m'aventure dans des bistrotts, où je m'initie au parisianisme du sixième arrondissement. Je prends mes repères, achète un carnet de tickets de métro, cela sera plus pratique pour mes déplacements. Je suis désormais un néo « *parigot* », mais mon accent me trahit encore et je vais devoir apprendre à le gommer.

Lundi. Ma première journée de travail démarre. Antoine n'est pas là pour m'accueillir, en réunion me dit-on. Je suis conduit dans un bureau, où je retrouve celle avec qui je vais partager de nombreuses heures, Mme Taillandier, conseillère littéraire et correctrice.

Le premier contact est plutôt agréable, on nous apporte un café et prenant en main le manuscrit, nous commençons à le parcourir ensemble. En fait d'ajustements, dès les premières minutes, je m'aperçois que ce sont des césures, des réécritures complètes de paragraphes qui m'attendent. A ce moment là, j'ai vraiment l'impression que mon roman ne m'appartient plus. J'ai peur que sous le prétexte d'adapter l'histoire à un concept plus « *marketing* », celle-ci va être dénaturée et perdre de sa substance initiale.

Je profite d'un moment de répit pour retrouver Antoine. Je monte jusqu'à son bureau. On me demande de patienter et les minutes me paraissent bien longues. Lorsqu'il sort enfin, je me lève du siège où j'avais pris refuge pour venir à lui, préoccupé :

– Ah ! Antoine, je suis content de vous trouver.

– Que se passe-t-il Emilien ? me demande-t-il, en sentant mon inquiétude.

– Ben voilà... Comme vous le savez sûrement, je travaille sur le manuscrit avec Mme Taillandier...

– Oui... Elle est très compétente, vous ne trouvez pas ?

– Euh... Oui, mais...

– Mais ? Qu'est-ce qui vous tourmente ?

– En fait... Voilà, comment dire...

Mon moment de silence traduit le trouble qui m'habite. Je ne veux pas être désagréable et pourtant je dois bien lui avouer que quelque chose me gêne dans la démarche. Son regard me renvoie à mes interrogations et m'invite à poursuivre ma pensée.

– Ecoutez Antoine, je ne pensais pas que les « *ajustements* » consisteraient en de si profondes modifications et j'ai peur que...

– Votre histoire ne ressemble plus à celle que vous avez écrite, c'est ça ?

– Oui.

Il reprend sa respiration un long moment avant de reprendre :

– Je sais ce que vous ressentez Emilien, mais Audrey Taillandier est une femme d'expérience, rompue à ce genre d'exercice. Elle s'est occupée de nos plus grands auteurs et vous devez lui faire confiance. Croyez-moi... Le travail qu'elle effectue

sur votre livre, elle le fait pour contribuer à votre réussite... Ne vous opposez pas à elle. Travaillez avec elle... C'est d'accord ?

– Si vous pensez que c'est nécessaire, c'est d'accord.

Certains penseront que je viens de vendre mon âme, ma flamme inspiratrice, sur l'autel des promesses de ventes, mais suis-je le premier à le faire ? N'y a-t-il pas eu avant moi des artistes plus renommés qui s'y sont astreints ? Ces quelques concessions, compromissions, me permettront d'accéder à cette carrière qui me tend les bras et pour laquelle j'ai déjà sacrifié mon propre passé. Puisqu'il faut qu'il en soit ainsi pour séduire les lectrices et lecteurs potentiels de mon œuvre, je m'y résous à mon corps défendant. Ainsi la semaine défile, au rythme des pages que nous restructurons avec Audrey Taillandier. Elle remanie les mots des autres sans états d'âmes, avec pour seul objectif, le « *top ten* » des ventes.

C'est ensuite autour des créatifs, ceux qui dépendent de Ghislain de La Rochefoucauld, d'entreprendre le travail avec moi. Trouver une couverture, sobre mais attirante, le titre du roman étant : « *Le dernier des géants* », il faut se mettre au diapason. Nous passons en revue de nombreuses bibliothèques d'images, pour finir par arriver à nos fins. Le quatrième de couverture sera un court extrait du roman comportant une appréciation alléchante, une invitation au voyage et une courte description de l'auteur, ce moi qui n'a qu'une courte existence et qu'il faut bonifier. La préface sera réalisée par une des personnalités que mon grand-père a fréquentée dans ses fameuses mondanités. Antoine n'a d'ailleurs eu aucune peine à convaincre le *survivant* choisi.

Ces semaines sont si chargées que lorsque je rentre dans mon refuge du sixième, je ne trouve guère l'occasion de sortir. Du repos, voilà tout ce qui m'importe.

Un dimanche, alors que j'erre en pyjama dans mon spacieux « *trente mètres carrés* », je reçois un SMS d'Isabelle. Dans un premier temps, je n'ose l'ouvrir, de peur d'être tenté de la retrouver. J'hésite un long moment, j'aurais pourtant besoin d'elle, tant je me sens seul, dans ce Paris, où mon anonymat est garanti. Finalement, après avoir posé mon téléphone, l'avoir repris en main, reposé puis repris, j'ouvre le fameux message :

*« Bjr mon seul amour, g kiffé sur toa 2 puis tjrs, tu le c, never je t'oublierai, mé doi reprendre ma liberté. Man veux pas, dois partir, tjrs raide dingue, for ever. Isa. »*

En déchiffrant le SMS, j'ai un peu de mal à en comprendre toute la signification, où part-elle ? Pour qui ? Ai-je le droit de lui en vouloir ? Non, je suis l'initiateur de cette rupture, voulue pour vivre égoïstement mon rêve. Cependant, je m'inquiète pour elle, une simple pression sur le bouton vers confirmer, appeler et j'en aurais le cœur net. Mes doigts me démangent, puis sagement je me ravise. Je ne dois pas, pour elle aussi la rupture a été difficile et la rappeler, serait certainement un supplice de plus à nous imposer.

Est-ce pour elle ou pour moi, je ne sais pas, mais ce dimanche après-midi, je n'utiliserai pas mon forfait. Non, je vais éteindre le téléphone et ne pas le rallumer.

## 6

*« Si l'homme transforme avec peine ses manières de vivre, il change difficilement encore ses façons de penser ».*

Gustave Le Bon

Ce lundi démarre pour moi les séances relooking, tant en terme d'image qu'en comportement. Une sorte de « *Pretty woman* » version masculine et artistique. Là, je vais passer entre les mains de l'intimidant chargé de com. : Ghislain de La Rochefoucauld. Je suis un peu tendu à l'idée, mais ma nouvelle famille est maintenant constituée des personnes de ce milieu et je dois me contraindre à suivre leurs indications pour parvenir à mon but ultime. Mon avenir est entre leurs mains et je m'y plie.

Aussi, je ne suis pas surpris dès mon arrivée d'être aussitôt conduit en taxi chez un tailleur parisien. Ma silhouette étant des plus standards, un mètre quatre-vingts, ni gros, ni maigre, une carrure qui n'est pas celle d'un déménageur, je n'ai aucun mal à trouver quelques costumes ni trop, ni trop peu habillés. L'idée, comme le dit Ghislain, c'est d'avoir un look

dont on se rappelle mais sans extravagance, juste en phase avec son public, un profil lisse et distingué à la fois.

Au bout de quelques essayages, je suis bien vite endimanché. Ce défilé finalement n'est pas des plus désagréables. On assortit ensuite les chaussures aux effets choisis et le tour est joué.

Ouf ! Fin de journée, le ticket de caisse n'est pas pour moi, cela rentre dans le budget communication, heureusement.

Le lendemain rebelote, mais cette fois Ghislain ne viendra pas. « *Un autre dossier à s'occuper* » me dit le collaborateur qu'il a dépêché pour me chaperonner.

Qu'allons-nous faire ? Après les vêtements, le corps, du moins l'apparence. Redonner une vie, une coupe, à des cheveux trop négligés, ranimer des mains remplies de crevasses, récupérer des ongles aux contours imparfaits trahissant mes moments d'anxiété et pour finir soin corporel et visage, à base de crème et d'huiles essentielles. Je découvre un univers, qu'en bon machiste qui se respecte, je pensais uniquement réservé aux femmes.

Le coiffeur est celui de personnalités du petit écran. Véritable artiste du ciseau, sculpteur de mèches, il figole avec une brosse la dernière touche de son œuvre.

La manucure, l'onglerie, réhabilitent mon outil de travail principal, ceux qui tapotent sur un clavier, le bout de mes doigts. Entre les mains d'une experte de la relaxation par le massage, les pores de ma peau s'aèrent et se revitalisent pour terminer la journée.

C'est en homme neuf que je ressors de l'institut et que j'achève la première partie de l'iceberg qui

consiste à construire la représentation physique, de celui que je dois être et entretenir à présent.

Le lendemain, je comprends très vite avec Ghislain que ce n'est que la partie émergente. Le plus dur consiste à façonner le personnage lorsqu'il sera confronté aux apparitions publiques. Je prends conscience en quelques minutes de l'ampleur de ma tâche et que mon nouveau métier n'est pas si simple. Ghislain est un expert des : « *il ne faut pas dire... mais préférer..., des il ne faut pas faire... mais adopter..., des faut pas se mettre comme ceci, des éviter cela, etc.* ».

Je suis plutôt bon élève, mais chasser le naturel, il revient au galop. Dès que je ne suis plus dans l'exercice, je reprends mes attitudes et Ghislain d'un naturel plutôt calme, commence à se mettre en rage. Il lance même un : « *Avec vous, ce n'est pas du travail, mais un sacerdoce* ». Cela nous redonne sourire un instant.

Quand Antoine l'appelle au téléphone pour s'enquérir de l'avancée de la transformation, il confie cependant : « *Il y a du boulot. Je vous l'avais dit, mais on y arrivera* ».

Je prends cela pour un encouragement et redouble d'efforts à me discipliner en toutes circonstances.

Ces séances durent plusieurs jours. Je m'astreins du reste à m'exercer chez moi, en m'appliquant à gommer mes imperfections comportementales, en répétant des phrases ou des répliques pour qu'elles me deviennent familières.

Au bout du compte, nous finissons par un exercice grandeur nature devant la vidéo, où je maîtrise quasiment sans anicroche l'ensemble de l'entretien.

A relouer la mine réjouie de Ghislain, je sens qu'il est content de moi et je suis fier d'avoir relevé le défi. Ce n'est ensuite qu'il m'explique les étapes progressives telles qu'il les envisage.

Pour réussir le lancement du roman, il faut un passage dans plusieurs émissions littéraires, en radio, sur le câble, sur les chaînes publiques et privées. Pour la presse, cela est plus simple : un bon communiqué et des interviews dirigés et préparés par les équipes de la communication.

Il faut rôder un discours approprié et savoir déjouer les pièges des pseudos amis de la littérature qui cherchent plus à se révéler eux-mêmes qu'à révéler de nouvelles plumes. Cependant, vu qu'ils n'existent que par le menu servi par les éditeurs des grandes enseignes, leurs audiences et la diffusion grand public permettent de toucher une grande partie de la cible visée.

Il y aura ensuite une tournée des plus grandes librairies régionales pour des séances de dédicaces, entrecoupée de conférence-débat autour des livres dans des lieux encore à déterminer. Bien sûr la presse quotidienne locale sera invitée à relayer les événements. La dernière partie concerne les salons où l'enseigne sera présente et où je serai convié, le point d'orgue étant celui de Paris.

A l'écoute de son exposé, j'ai du mal à imaginer que tout cela est pour moi. Moi qui n'ai jamais participé à quelconques réunions auparavant, ni pris la parole en public, tout au plus un bafouillage lors d'une intervention à l'école pour un exposé. Là, le programme est plutôt corsé. Il va falloir forcer sa